

UNE PUBLICITÉ POUR DU YAOURT

Dear Alice (2021)

En 2021, le studio d'animation The Line produit *Dear Alice*, une courte vidéo de 90 secondes pour la marque de yaourt américaine Chobani, avec une musique signée Joe Hisaishi, compositeur emblématique du Studio Ghibli. Le résultat est visuellement saisissant : on y découvre un monde où des vaches paissent sous des panneaux solaires, où les villes s'enveloppent de végétation, où agriculture durable et technologie moderne coexistent harmonieusement. Sans le savoir, Chobani venait de produire l'une des illustrations les plus connues du *solarpunk*, ce mouvement utopiste qui imagine une civilisation écologique, joyeuse et



débarassée du capitalisme. C'est précisément là que réside la blague. Car le *solarpunk* est un mouvement explicitement anti-capitaliste, dont l'un des piliers est la résistance aux grandes corporations, et voilà que sa vision la plus diffusée est une publicité pour vendre des produits laitiers. La réaction en ligne ne s'est pas fait attendre : une partie de la communauté *solarpunk* a crié à la récupération, accusant la pub de n'être que «du capitalisme esthétisé en *solarpunk*». D'autres ont été plus pragmatiques, saluant une œuvre belle malgré ses origines commerciales.

Trois mois après la sortie originale, un utilisateur a mis en ligne une version «dé-commodifiée» de la vidéo, effaçant laborieusement tous les logos et recréant le sound design pour supprimer toute trace de la marque. Cette version



est souvent jugée supérieure à l'originale ce qui ajoute une couche supplémentaire d'ironie à l'histoire.

Le philosophe Mark Fisher avait théorisé cette dynamique sous le nom de «réalisme capitaliste» : le capitalisme ne récupère pas les mouvements subversifs après coup, il les formate en amont, absorbant la critique avant même qu'elle ne s'exprime pleinement. *Dear Alice* en est une illustration presque parfaite. Le même «publicité pour du yaourt» est ainsi devenu une blague mélancolique sur la capacité du système à digérer ses propres contradictions, et une question ouverte sur ce que peut encore signifier rêver d'un monde meilleur quand ce rêve finit en rayon de supermarché.



The Line Animation. (2021, avril 19). *Dear Alice* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=UqJJuixobU8>

Un imaginaire sans récit

Dire que l'œuvre fondatrice du *solarpunk* est une publicité pour du yaourt, ce n'est pas tout à fait une blague. C'est un révélateur. Car le *solarpunk* existe aujourd'hui surtout comme esthétique : des villes baignées de soleil, des façades végétalisées, des panneaux solaires, des visages sereins. Un style immédiatement reconnaissable et immédiatement récupérable.

Là où le *cyberpunk* a eu *Blade Runner*¹ pour incarner ses tensions, son regard acéré sur la violence du progrès, le *solarpunk* peine à trouver son équivalent. Il n'a pas encore son œuvre fondatrice, son récit qui montre non seulement le monde désirable, mais ce qu'il a fallu traverser pour y arriver, les conflits, les renoncements, les inégalités qui subsistent malgré tout.

Ce vide narratif est précisément ce qui le rend vulnérable. Un futur sans friction est un futur sans histoire. Et un futur sans histoire ressemble à une promesse de

marque : lisse, consensuelle, rassurante. Le problème du *solarpunk* n'est pas qu'il rêve trop grand, c'est qu'il rêve trop proprement. Tant qu'il restera cantonné à des images inspirantes sans la littérature, le cinéma ou les luttes politiques pour les habiter, il risque de demeurer ce que *Dear Alice* en a fait malgré elle : un slogan.

L'utopie prototype

En écrivant sur le solarpunk, je me suis souvent heurté à une image récurrente : celle d'un futur parfaitement lisse, lumineux, végétalisé, presque publicitaire. Cette fameuse «pub de yaourt» n'est pas seulement une récupération esthétique ; elle révèle quelque chose de plus profond : une utopie qui peine à montrer ses propres limites. Dans mon mémoire: *Créer l'utopie*², j'écris que «les limites ne doivent pas être perçues comme des impasses, mais comme des révélateurs de la tension inhérente à toute utopie confrontée à la réalité» (p. 199). Mais si je mets volontairement de côté toute confrontation avec le réel, une autre question apparaît : quelles sont les tensions internes du solarpunk, même lorsqu'il fonctionne parfaitement? Le solarpunk publicitaire donne l'impression d'un monde arrivé à destination. L'énergie est propre, les communautés sont soudées, la technologie est réconciliée avec le vivant. Pourtant, cette stabilité soulève une première contradiction: une société aussi harmonieuse suppose une régulation constante, des choix collectifs, des arbitrages. Or ces mécanismes sont absents de l'image. L'utopie est montrée comme un état naturel, alors qu'elle devrait être un équilibre toujours précaire. Comme je le souligne dans le chapitre sur les limites de l'utopie, «l'utopie cesse d'être un modèle figé pour devenir un chantier vivant, toujours en tension entre idéal et faisabilité» (p. 199–202). Or le solarpunk visuel, tel qu'il est souvent représenté, refuse cette idée de chantier. Il efface le conflit, la fatigue, la négociation, comme si l'écologie était devenue automatique.

Une autre tension apparaît dans la représentation sociale. Le solarpunk met en scène des communautés coopératives, presque unanimistes. Mais une communauté sans conflit visible pose un problème narratif et politique : que devient la dissidence dans un monde fondé sur l'harmonie? Dans mon mémoire, j'insiste sur le fait que «l'avenir ne pourra advenir sans confrontation, sans négociation, et sans effort collectif» (p. 202). Si ces frictions disparaissent de l'imaginaire, l'utopie devient suspecte : non pas trop belle, mais trop silencieuse.

Il y a enfin une limite plus subtile, presque affective. Le solarpunk transforme radicalement les infrastructures, les objets, les rapports au vivant, mais conserve des subjectivités étonnamment stables. Les individus restent calmes, apaisés, réconciliés. Or une société profondément différente devrait produire d'autres formes de malaise, de désir, de doute. En gommant ces aspérités, le solarpunk se rapproche d'une image rassurante plutôt que d'un monde habitable. Lorsque j'écris que «le solarpunk n'échoue pas à cause de ses ambitions ; il résiste parce qu'il propose autre chose» (p. 203), j'affirme aussi en creux que cette résistance passe par l'acceptation de ses contradictions internes.

Une utopie qui refuse ses propres limites se fige. Une utopie qui les intègre devient vivante.

Ce livret s'inscrit donc dans la continuité directe du mémoire. Il ne cherche pas à corriger le solarpunk, mais à le densifier. À le déplacer d'une image idéale vers un monde traversé de tensions, de choix et d'incertitudes. Non pour affaiblir l'espoir, mais pour lui donner une épaisseur suffisante pour durer.

CRÉER L'UTOPIE

Visions d'un monde juste et positif
mémoire sur l'utopie Solarpunk

Les limites de l'utopie

Toutefois, si l'espoir d'un monde plus sobre, résilient et harmonieux avec le vivant se traduit déjà par des actions locales et visibles, sa mise en œuvre à plus grande échelle demeure entravée par de nombreux freins.

L'un des premiers obstacles à la concrétisation du *solarpunk* réside dans la robustesse des systèmes en place. Le modèle de société promu par ce mouvement s'oppose frontalement aux logiques dominantes de centralisation, de croissance économique infinie, et de dépendance à des infrastructures énergétiques lourdes. Or, les dispositifs institutionnels, économiques et juridiques sont encore majoritairement pensés pour maintenir ces logiques de domination capitaliste et extractiviste, rendant difficile l'émergence de modes de vie alternatifs. Il ne s'agit pas seulement d'une résistance idéologique, mais d'un cadre normatif qui rend l'expérimentation marginale, voire illégale : réglementation du foncier, complexité des normes de construction, faible reconnaissance des habitats légers ou partagés, absence de soutien aux systèmes de production autonomes, etc. Cette inertie freine la généralisation d'initiatives pourtant déjà fonctionnelles à petite échelle.

Le *solarpunk* ne rejette pas la technologie, mais cherche à en faire un usage mesuré, accessible et compatible avec les limites planétaires. Il valorise notamment les outils low-tech, les circuits courts de fabrication, les systèmes ouverts et réparables. Pourtant, même les technologies jugées «vertes» ou «alternatives» dépendent souvent de chaînes de production polluantes ou extractivistes. Les panneaux solaires, les batteries, les outils numériques de communication ou de fabrication distribuée (comme les fablabs) restent tributaires d'une industrie mondialisée, peu transparente et difficilement soutenable à long

2 Cantôt, T. (2025–2026). *Créer l'utopie et visions d'un monde juste et positif* [Mémoire de Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, option Design, ebabx – école supérieure des beaux-arts de Bordeaux]. Sous la direction de Franck Houndégla.



Le solarpunk n'est pas un véritable mouvement artistique.

La pièce médiatique fondatrice du solarpunk, c'est une publicité pour du yaourt.

Le solarpunk et l'évitement du conflit politique

Le solarpunk se construit autour d'un imaginaire de coopération, de résilience collective et d'harmonie sociale. Cette orientation positive constitue l'une de ses forces principales, mais elle révèle également une limite interne importante : la tendance à évacuer les conflits politiques.

Les récits et représentations solarpunk décrivent souvent des sociétés pacifiées, où les antagonismes semblent avoir disparu ou avoir été naturellement résolus.

Or, toute transformation sociale majeure implique des rapports de force, des désaccords et des luttes. Les questions de redistribution des ressources, de gouvernance, de justice ou de légitimité du pouvoir sont rarement abordées frontalement. Cette absence produit une utopie dite « post-politique », dans laquelle le consensus apparaît comme allant de soi, sans explicitation des mécanismes ayant permis son émergence.

Cette limite pose problème dans un contexte de crises écologiques et sociales profondes, où les résistances au changement sont structurelles. En évitant de représenter ces tensions, le solarpunk risque de proposer une vision séduisante mais incomplète de la transition, qui sous-estime la complexité du réel.

Une esthétique solarpunk déconnectée des réalités matérielles

Le solarpunk s'est progressivement affirmé comme une esthétique identifiable, caractérisée par des architectures végétalisées, des technologies visibles mais intégrées à la nature, et des environnements lumineux et abondants. Cette force visuelle en fait un outil puissant pour projeter des futurs désirables. Toutefois, cette esthétique tend parfois à occulter les contraintes matérielles sur lesquelles reposent ces visions.

Les infrastructures énergétiques renouvelables, souvent idéalisées, reposent pourtant sur des chaînes d'extraction complexes, des ressources finies et des coûts écologiques non négligeables. L'énergie solaire, par exemple, nécessite des matériaux rares, une industrie lourde et une maintenance continue, éléments rarement représentés dans l'imaginaire solarpunk.

Il existe ainsi une tension entre le discours critique du solarpunk vis-à-vis de l'extractivisme et l'usage implicite de technologies qui en dépendent. Cette contradiction pose un enjeu central pour le design : comment représenter des futurs écologiques sans invisibiliser les impacts matériels qui les rendent possibles ?

aux, tandis qu'une société réellement autonome suppose souvent une réduction de cette complexité.

L'ambiguïté du solarpunk face à la technologie

Le solarpunk entretient une relation ambivalente à la technologie. D'un côté, il valorise des pratiques low-tech, la réparabilité, l'artisanat et l'autonomie locale. De l'autre, il intègre des dispositifs high-tech tels que les réseaux intelligents, l'automatisation ou les systèmes énergétiques complexes.

Cette coexistence produit une ambiguïté théorique : certaines visions solarpunk reposent sur des niveaux de complexité technologique difficilement compatibles avec des idéaux de sobriété et de décentralisation. Une société hautement connectée implique des infrastructures lourdes, une spécialisation accrue et une dépendance à des réseaux globaux, tandis qu'une société réellement autonome suppose souvent une réduction de cette complexité.

L'exemple de *Low-tech Magazine*³ illustre concrètement cette tension. Le site, fondé par Kris De Decker, défend une sobriété technologique radicale et fait le choix de la cohérence jusqu'au bout : il fonctionne sur un serveur alimenté par un unique panneau solaire installé sur un balcon à Barcelone. Conséquence directe : le site tombe hors ligne lors des périodes nuageuses prolongées. Ce choix, délibéré, pose la question que le solarpunk esquive souvent, jusqu'où accepte-t-on de réduire l'accessibilité au nom de la cohérence écologique ?

Le solarpunk ne tranche pas clairement entre ces deux orientations, ce qui peut affaiblir sa cohérence interne. Cette tension reflète un dilemme plus large des sociétés contemporaines : comment concilier le désir de confort technologique avec la nécessité de réduire l'empreinte écologique ? *Low-tech Magazine* choisit l'inconfort assumé. Le solarpunk, lui, préfère souvent ne pas choisir.

LOW←TECH MAGAZINE

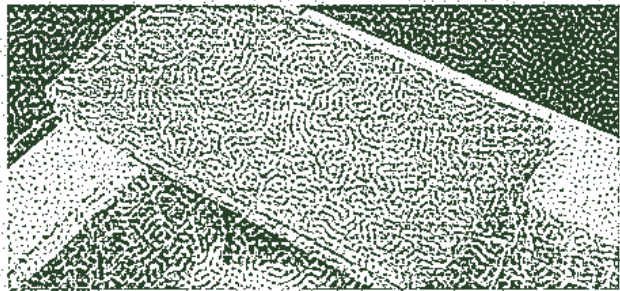
Ce site fonctionne à l'énergie solaire, et se retrouve parfois hors-ligne *

🌐 À propos | Solutions Low-tech | Problèmes High-tech | Technologie Ancienne

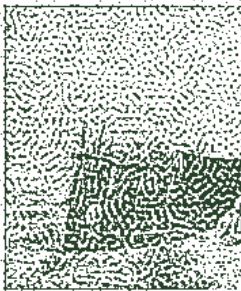
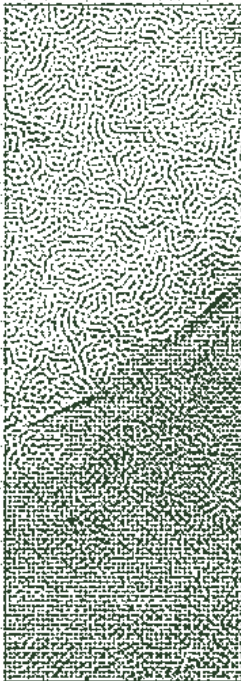
Comment construire un cuiseur électrique à énergie solaire

Ce guide explique comment construire un appareil de cuisson peu énergivore alimenté par un petit panneau solaire. Grâce au stockage thermique le cuiseur reste fonctionnel même après le coucher du soleil.

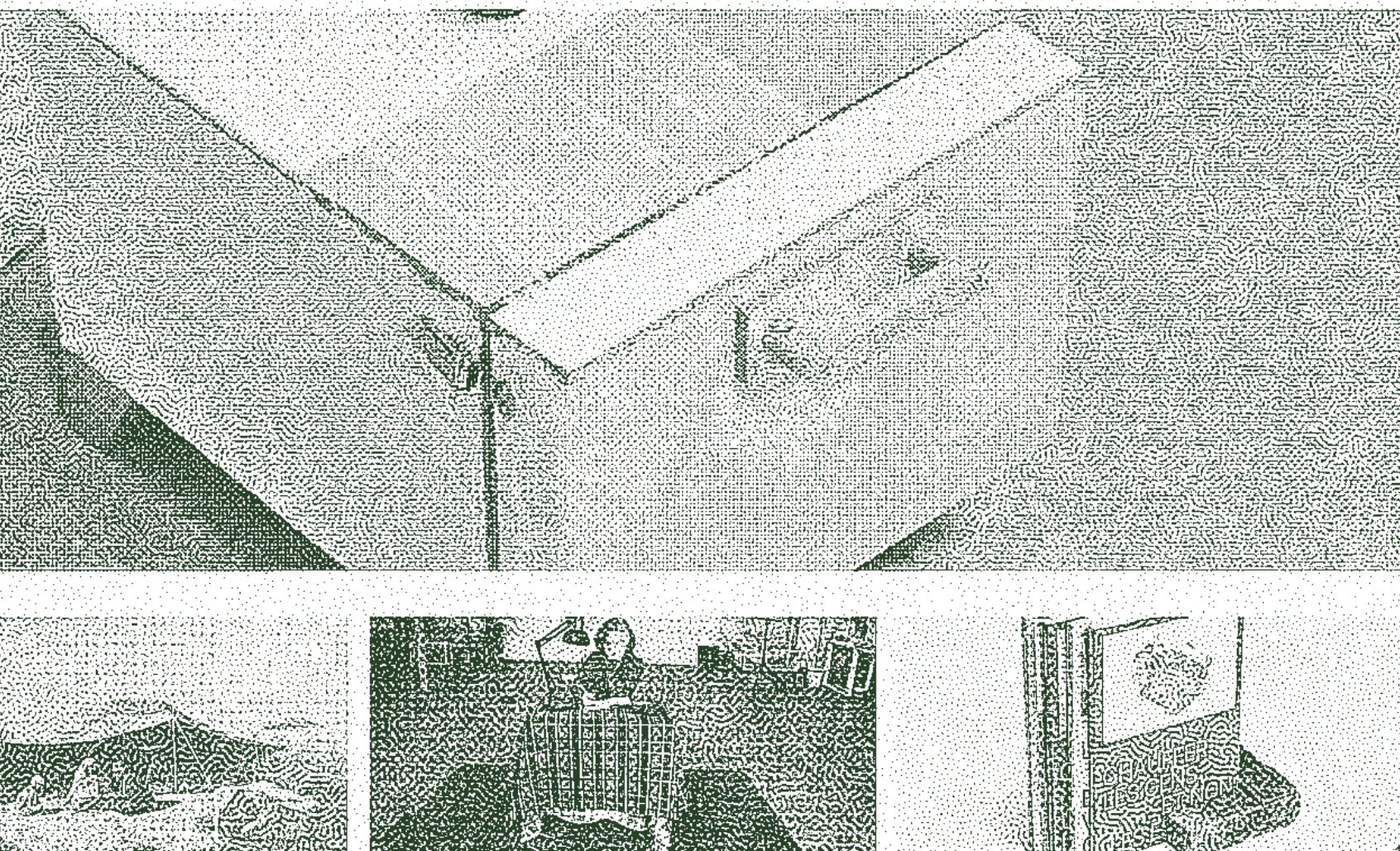
16 décembre 2025



615.93 KB



3 De Decker, K. (2019). *Low-Tech Magazine 2012–2018*. Lulu.com.
De Decker, K. (2021). *Low-Tech Magazine 2018–2021*. (trad. française disponible)



Un imaginaire situé socialement et culturellement

Bien que le solarpunk se présente comme un mouvement inclusif et universel, son imaginaire est majoritairement produit depuis des contextes occidentaux, urbains et relativement privilégiés. Les modes de vie représentés correspondent souvent à des formes d'écologie choisie plutôt que subie, accessibles à des populations disposant de temps, de capital culturel et de sécurité matérielle.

Les récits issus de contextes de précarité, du Sud global ou de situations post-coloniales restent minoritaires. Cette asymétrie soulève la question de la situativité du regard solarpunk

: quelles expériences du monde sont représentées, et lesquelles sont invisibilisées ?

Il existe ainsi un risque que le solarpunk projette un modèle culturel spécifique sous couvert d'un futur commun, reproduisant involontairement certaines logiques d'universalisation propres aux récits occidentaux du progrès.

L'invisibilisation de la maintenance et du temps long

Les représentations solarpunk montrent fréquemment des systèmes écologiques et sociaux stables, où les infrastructures semblent fonctionner de manière fluide et durable. Toutefois, ces visions accordent peu de place

à la maintenance, à l'usure des systèmes et au travail nécessaire pour préserver cet équilibre.

La durabilité n'est pas un état, mais un processus continu, impliquant des réparations, des ajustements et une transmission des savoirs. En omettant ces dimensions, le solarpunk tend à figer le futur dans une image idéalisée, déconnectée de l'entropie inhérente à tout système matériel.

Cette absence pose un enjeu important pour le design : représenter non seulement des objets ou des environnements durables, mais aussi les pratiques, les gestes et les temporalités qui rendent cette durabilité possible.

La récupération du solarpunk par le greenwashing

L'optimisme et la lisibilité visuelle du solarpunk en font un imaginaire particulièrement attractif pour les marques, les institutions et les acteurs du techno-solutionnisme. Cette attractivité ouvre la voie à des formes de récupération esthétique, où les codes visuels solarpunk sont utilisés pour légitimer des projets peu transformateurs sur le plan politique ou écologique.

Déconnecté de sa dimension critique, le solarpunk peut alors devenir un simple habillage vert du capitalisme existant. Cette récupération constitue une contradiction majeure pour un mouvement qui se veut porteur de transformations systémiques.

Elle souligne la nécessité, pour les designers et les auteurs solarpunk, d'explicitier les valeurs politiques et sociales sous-jacentes à leurs propositions, afin d'éviter leur neutralisation.

Le risque d'une utopie paralyzante

Fredric Jameson et Slavoj Žižek l'ont formulé avant Fisher, mais c'est ce dernier qui l'a rendu incontournable : *il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme*. Cette phrase dit quelque chose d'essentiel sur le solarpunk et sur ses limites. Le solarpunk, en tant qu'utopie positive, peut produire un effet paradoxal.

En montrant des futurs harmonieux et désirables, il peut créer une distance avec la réalité actuelle, perçue comme trop chaotique ou trop éloignée de ces idéaux. Certains publics peuvent alors interpréter le solarpunk comme naïf ou irréaliste, non pas parce que le futur qu'il propose est impossible, mais parce que le chemin pour y arriver reste invisible.

C'est précisément le piège que Fisher identifiait : quand un imaginaire alternatif devient trop beau, trop lisse, trop éloigné du présent, il cesse d'être mobilisateur pour devenir consolant. On le regarde comme on regarde une publicité, avec désir, sans conviction d'agir.

Cette distance peut conduire à une forme de paralysie si le futur représenté semble hors d'atteinte, l'action présente perd de sa lisibilité. Le défi du solarpunk est donc de rester un imaginaire mobilisateur sans nier la gravité des crises contemporaines. Cette tension entre espoir et lucidité constitue l'un des enjeux centraux de toute démarche utopique, et mérite d'être interrogée dans le cadre d'un projet de design critique.